

Le monde des choses matérielles

À PROPOS DE FRANÇOIS BON, AUTOBIOGRAPHIE DES OBJETS, ÉDITIONS DU SEUIL, 2012

GÉRARD MAUGER

au Museum Papa Michalis Georgoulakis, dans le village d'Asomatos en Crète, on trouve une vitrine où sont classées, par ordre chronologique, les chaussures de la fille du pope Michalis de sa naissance à l'âge de 18 ans. Elle atteste la possibilité d'« objectiver » (littéralement) une trajectoire biographique : les chaussures classées portent à la fois la trace d'un « effet d'âge » (de la petite enfance à l'adolescence) et celle d'un « effet de génération » (les modèles sont « datés »). C'est au fond la même idée qui inspire l'*Autobiographie des objets* de François Bon, à ceci près que les objets retenus ne le sont pas dans un même répertoire (comme la collection ordonnée de « mes chaussures », de « mes bulletins de salaire » ou des « livres que j'ai lus »), mais en fonction de leur valeur mémorielle et ne sont pas vraiment classés chronologiquement.

L'inventaire commence avec le mot « nylon », marquant l'apparition d'un nouveau matériau en un temps où n'existaient pas encore les « objets à obsolescence programmée » (p. 7) et où les parents, incapables de « jeter » (p. 28), apprenaient aux enfants à « ne pas gaspiller » (p. 10). Cohabitant un temps avec des objets tombés en désuétude, les « bouteilles consignées », les « ven-

touses », « les plombs » et les « décalcomanies » (p. 139) ou encore les couteaux que les grands-pères déplaient pour passer à table (p. 205), la machine à laver a remplacé « la lessiveuse », le réfrigérateur, le garde-manger et le rasoir électrique, les « coupe-choux ». C'est ainsi que s'invente alors le « concept de classe moyenne » (p. 126). Mais, l'après-guerre n'est pas loin comme l'atteste la présence, dans le garage paternel, de l'ambulance militaire Dodge (p. 31) venue avec le débarquement de juin 1944, un peu comme la « baïonnette » (p. 82) ou les masques à gaz et l'omniprésence de la guerre dans le récit familial (p. 84). L'appareil radio Telefunken fait alors « autorité » (p. 15) – peut-être à cause de la voix de de Gaulle ? « Françaises, Français... » – jusqu'à ce que la télévision apparaisse (avec le Super 8) et le condamne à la relégation en 1962. Fin 1964, apparaissent les transistors et on écoute le Pop Club. Les « casquettes de Moscou » et d'autres objets achetés au Goum rappellent qu'a existé autrefois l'URSS et que François Bon était de ceux qui y allaient. Le souvenir du « litre à moules » et de la « caisse

aux grenouilles » (p. 57) situe les lieux de l'enfance et de l'adolescence : la scène se passe en Vendée.

Les « pierres de taille » (p. 29) viennent de l'arrière grand-père et « la tige et la rondelle » (p. 24) appartenaient au grand père paternel qu'elles situent dans l'espace social : apprenti menuisier, tourneur puis garagiste. La caisse à « jouets » Castrol (une marque d'huile de vidange) de François Bon et de son frère indique la profession du père : il est garagiste (les enfants ont aussi une voiture à pédales « rafistolée par le grand père ») et la mère est institutrice. Veuve, vêtue de noir, munie d'une canne, tricotant des couvertures rectangulaires, l'arrière-grand-mère est aveugle : « avoir à la main cette canne, écrit François Bon, c'est – comme l'arrière-grand-mère aveugle – être autorisé à parler seul et fabriquer des dialogues » (p. 78). C'est à peu près tout : « on n'a qu'une connaissance en pointillés de ceux mêmes qui vous ont engendré » (p. 70) : des « gens sans histoires » et surtout sans historiens. Toutefois, l'ascension sociale imprime ses marques : « la relation forcément complexe » des fils du patron avec les ouvriers puis avec le chef d'atelier du garage qui s'est agrandi (p. 154), l'ID 19 « de démonstration » qu'impose le nouveau statut de concessionnaire, le « changement violent de condition » (p. 183) que rumine la mère institutrice qui « gère » désormais le garage.

Si l'on tente de classer les objets, on peut repérer deux fils autobiographiques. Un fil biologique : les « dioptries » (« la réalité du myope n'est pas la réalité des autres », p. 72), les maladies d'enfance (rougeole et oreillons et amygdales) et « la toise » (p. 86) derrière la porte du placard de la cuisine (« cette histoire-là n'avait pas d'autre loi que sa progression organique », p. 87). Un fil sociologique : les

objets qui ponctuent les âges de la vie – les chaises en bois avec boulier, les pâtes à potage en alphabets ou les timbales et ronds de serviette avec initiales (p. 146-149) qu'« on pouvait garder toute sa vie » (p. 218), les jouets à ressort, les voitures télécommandées puis les « auto tamponneuses » (p. 196-197), « le couteau phallus symbolique » (p. 204) où se matérialise un style éducatif – et ceux qui scandent les étapes de la vie scolaire – les photos de classe (p. 107) et les bulletins scolaires en un temps où, muni d'une carte de France en plastique (p. 173), on apprenait encore les affluents des fleuves dans l'ordre et par cœur comme les préfectures et les sous-préfectures (p. 170-171).

Le double héritage paternel/maternel est objectivé dans deux séries d'objets. Du côté du père et du « monde des choses matérielles » : une hélice à deux pales hélicoïdales (p. 35) trouvée au grenier et retrouvée plus tard sous forme d'exercice dans l'école d'ingénieurs où sera admis François Bon, le « microscope », le « globe terrestre » et ces attributs de l'ingénieur, le « pied à coulisse », la « règle à calcul », et, plus tard, la calculette. Du côté de la mère et du « monde des choses humaines »¹ : les livres de prix qu'elle a obtenus à l'école normale d'instituteurs (Anna Karénine et David Copperfield). De façon générale, du côté des femmes – celui de la mère et des deux grands-mères – « le monde des objets se raréfie »

1. Sur l'opposition entre « monde des choses matérielles » et « monde des choses humaines », Cf. Émile Durkheim, *L'Évolution pédagogique en France*, Paris, Quadrige PUF, 1990, p. 366-398 et Maurice Halbwachs, « Matière et société », in *Classes sociales et morphologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 58-94). Sur l'homologie entre les oppositions « monde des choses matérielles » / « monde des choses humaines » et « masculin » / « féminin », Cf. Gérard Mauger et Claude Poliak, « Lectures : masculin/féminin », *Regards sociologiques*, n° 19, 2000, p. 115-140.

(p. 103) « Mais, ce qui demeure le plus vif, selon François Bon, c'est cette hélice de bois noir à deux pales » (p. 38) : « le masculin l'emporte sur le féminin ». L'atteste la présence perpétuée d'objets proprement masculins² : « j'ai toujours, dans la pièce où je travaille, écrit François Bon, un fer à souder, des pinces et un tournevis » (p. 143)... Le « cadenas » (p. 38) du casier de l'étude est celui de l'interne en terminale C (« scientifique » : donc du côté du « masculin » et du « monde des choses matérielles ») au lycée de Poitiers. Mais le casier (qui contient « la vie privée ») recèle des photos découpées dans Rock & Folk puis Best et des livres qui font écho à Mai 68 et au monde maternel des « choses humaines » (les poètes surréalistes et *L'Idéologie allemande*). D'ailleurs, les livres qui permettaient de « passer les frontières du réel mesuré et perceptible » (p. 55) étaient là dès l'enfance : les albums du Père Castor, les Rouge & Or, la Bibliothèque verte, les Club des cinq et les Jules Verne, Joseph Kessel, Navigateurs solitaires, Sélection du Reader's Digest, la collection de Tout l'Univers et, bien sûr, le Petit Larousse (remplacé plus tard par le Petit Robert), le calendrier des postes, le guide Michelin, les pages jaunes de l'annuaire du téléphone et les catalogues de vente par correspondance.

« Le féminin l'emporte finalement sur le masculin » : François Bon sera écrivain. Le divorce avec « les choses matérielles » date du naufrage du voilier construit « probablement en classe de cinquième » : « de ce naufrage, écrit François Bon, [...]

date ma séparation définitive d'avec le monde des choses, pour longtemps préférer celui des livres, puis celui des écrans » (p. 177). Le naufrage sanctionne la maladresse : « l'habileté des mains, j'ai toujours vécu comme un malheur de n'en pas disposer » (p. 189). L'expérience imaginaire supplante alors l'expérience réelle : « dans toutes les périodes de ma vie, l'expérience imaginaire par le livre aura valu bien mieux que l'expérience réelle, où de toute façon je suis trop maladroit » (p. 234). Les six machines à écrire dont une IBM à sphère des « années Tipp-Ex » (p. 45) avant le premier ordinateur jalonnent la conversion. Elle passe aussi par des expériences et des attributs « soixante-huitards » : Théorème de Pasolini (« on voulait absolument passer pour intelligents », p. 222), *Le Monde*, les « sandales indiennes » faites sur le trottoir à Bombay (p. 117), le « stage ouvrier » (p. 122), la guitare Yamaha (p. 123), la 2CV bleue (p. 128), les pattes d'eph (p. 178) et la lecture de « tous les livres dont parlait Maurice Blanchot » (p. 238). Jusqu'à ce que, résolument tourné vers les livres et « le monde des choses humaines », François Bon découvre Proust (« devenu accessible »), Céline, Faulkner (« le choc majeur »), puis les Pléiade, Balzac, Kafka et Edgar Poe.

Renonçant à épuiser l'impossible inventaire des objets autobiographiques, François Bon clôture cette Autobiographie des objets avec « l'armoire aux livres » du grand-père mort en 1974, « telle qu'il l'a connue pour la dernière fois cette année-là ». Faisant écho aux *Je me souviens* de Georges Pérec ou aux *Années* d'Annie Ernaux, cet inventaire tout à fait « personnel » esquisse aussi les grandes lignes d'un « moi impersonnel » que les confessions les plus personnelles passent [généralement] sous silence

2. Cet intérêt pour « le monde des choses matérielles » et, en particulier, pour « le cadre bâti » de la ville n'est sans doute pas étranger à l'intérêt de François Bon pour Edward Hopper auquel il a consacré un livre : *Dehors est la ville*, Charenton, Flohic Éditions, 1998.

ou [...] refusent pour son impersonnalité même »³ : entre l'après-guerre et la fin du xx^e siècle, entre classes populaires provinciales et intellectuels parisiens, entre « monde des choses matérielles » et « monde des choses humaines ». ■

3. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 44.